

Communautés en danger

*Si la poésie introduit l'étrange, elle le fait par la voie du familier.
Le poétique est du familier se dissolvant dans l'étrange et nous-mêmes avec lui.
Georges Bataille, L'Expérience intérieure*

À première vue, un texte aux contours naturalistes, au premier abord une maison impeccable, des personnages qui semblent avoir une vie tranquille et parfaite, paix apparente, un chien qui reste là où on l'a laissé, et pourtant en s'approchant de ce vermeil, on sent bien que tous ces éléments ne sont pas si limpides, si vrais. En pénétrant dans l'intimité de cette famille, en entrant chez eux comme le font les deux étrangers, nous ressentons très vite le sentiment d'un décalage, qu'il n'y a en fait pas de personnage, pas de tranquillité, nous sommes face à des gens, des acteurs allant à la rencontre de figures reflétant sans doute notre quotidien, une certaine idée de la normalité. Ces gens ne vivent pas en famille, pas en couple, ils vivent dans une idée d'être en famille, dans une idée du couple.

Sans faim nous installe donc face à un certain miroir, face au déséquilibre du monde que nous devons vivre, un monde connu. Cette vitrine, famille ayant le dernier salon qu'il faut avoir, est peu à peu démantelée, pour laisser la place à ses maux, ses désirs.

La distance joue la mise à nu de chacun des membres de la famille. Plus cette vitrine resserre l'espace, les restreint, plus le décharnement se fait. On passe peu à peu d'une distance sociale à une distance intime, puis privée. Ce rapprochement pourrait paraître naturel car il s'apparente à celui d'une rencontre sauf qu'ici, il est induit par des figures extérieures à ce rapprochement. L'alternance entre la distance et le rapprochement a pour impact une mise en danger au présent. Plus le salon de cette maison se désorganise, plus le jeu s'organise. Les règles de la famille, qui ne sont autres que des règles ataviques, et soutenues par la société, vont changer en des règles déterminées par *L'Un des deux* et *L'Autre*, les étrangers à cette famille, induisant la mise à mal d'une certaine idée de la normalité.

Contrairement au schéma que nous offre la télé-réalité, cette sorte de *loft* ne nous propose pas de suivre des individualités qui formeraient un groupe mais davantage une communauté. Ici ce sont deux communautés qui se mêlent, la famille et ceux qui n'en font pas partie. Cette pièce pose la question de la place, de « Qui accueille-t-on chez nous ? » et de « Qui a, ou garde, le pouvoir ? ». Dans *Sans faim 2*, la construction-déconstruction se prolonge avec l'arrivée d'une troisième communauté : celle des morts. La question reste en suspens dans le domaine du pouvoir et de la place que possède chacun d'entre nous.

Geoffrey Coppini